

comme un nouvel enfant que le ciel me donnait. Tu m'aimais tendrement, chère petite, et tu me rendais avec usure ce que tu appelais mes bienfaits. Tant que tu es restée enfant, j'ai eu raison de te rendre la vie facile ; de l'heure où la raison t'est venue j'ai agi avec imprévoyance. Je suis riche, mais je dois compte de cette fortune à Henri. Il ne m'est possible de disposer en ta faveur que d'une somme modeste, et je me suis rendue coupable, en ne te fournissant pas les moyens de gagner ta vie par ton travail...

Jeanne écoutait, toute glacée. Elle sentait que le commencement de cet entretien cachait quelque chose de foudroyant, de mortel. Elle prêtait à peine l'oreille à ce que lui disait la comtesse, dans la certitude où elle était que, tout à l'heure elle apprendrait une nouvelle sinistre, inattendue...

La comtesse reprit :

— Le mal est fait, j'y puis remédier seulement. Je te l'ai dit souvent, je porte en moi le germe d'une maladie de cœur qui m'emportera à une heure que le ciel connaît et que j'attends, sinon sans crainte, du moins avec résignation... Il faut donc que ton avenir soit fixé avant que je m'en aille... Henri se mariera avec sa cousine Cécile ; un jeune ménage aime d'ordinaire la solitude...

Mme de Civray s'arrêta, et son regard s'appuya sur Jeanne.

Sauf une grande pâleur, rien n'altérait cette belle et sereine figure. La jeune fille ne répondit rien. Elle venait déjà d'apprendre quelque chose, c'est que le comte Henri épouserait sa cousine... C'était, sans doute, cette nouvelle que Mme de Civray confiait à son fils, à l'heure où elle s'entretenait avec celui-ci dans le cabinet rouge...

— Et après, pensa Jeanne, qu'est-ce qu'on va me dire ?

— Je veux que ta destinée soit la première arrangée, reprit la comtesse... Tu ne connais aucun état, mais tu es intelligente, instruite, trop instruite peut-être... Voici ce que je t'ai ménagé : Le digne abbé Chaumont a tout arrangé à Paris... Il vient d'acheter, en ton nom, un magasin de lingerie élégante dans la rue Saint Honoré. Mme Despois, qui vient de le céder, consent à rester encore une année près de la nouvelle propriétaire, afin de l'initier aux secrets du métier et du commerce. Elle réalise, chaque année, un bénéfice de trois mille livres. Il y a peu de travail à faire, des jeunes filles à surveiller, une clientèle choisie à recevoir. Tu es douce, polie, avenante, je ne doute pas que tu ne fasses rapidement de brillantes affaires...

— De brillantes affaires ! répéta Jeanne comme un écho inconscient.

— Il ne te faudra pas beaucoup de temps pour terminer tes préparatifs de voyage ; Mme Despois t'attend dans quinze jours.

— Quinze jours, fit Jeanne écrasée.

— En bien ? reprit Mme de Civray, d'une voix qui interrogeait.

— Merci, madame la comtesse, dit Jeanne avec une douceur brisée ; merci, vous êtes bonne ! vous faites pour moi plus que je n'attendais... Autrement du moins... Un coin à Civray m'eût semblé plus enviable que la luxueuse boutique dont vous me créez la maîtresse... Vous ne me deviez rien... Non, vous ne me deviez rien, et cependant vous m'avez beaucoup donné...

— Ainsi, demanda la comtesse, émue, tu ne m'en veux pas Jeanne ?

— Moi ! grand Dieu ! je serais bien coupable, si je gardais d'autre souvenir de mon séjour ici que celui de vos bontés. Je partirai dans quinze jours, comme vous le voulez... Je vous dis cela d'une voix tranquille, et vous sentez que je ferai ce que je dis ; mais, en retour, rendez-moi la tendresse, sinon envolée, du moins affaiblie... comprenez moi, j'obéis... que voulez-vous de plus ?

— Te bénir ! dit Mme de Civray en attirant Jeanne sur sa poitrine.

Un moment après, la jeune fille quitta la comtesse pour se diriger vers ce coin du parloir qu'elle connaissait si bien.

Oh ! comme tout lui parut changé en ce lieu de ver-

dure qu'elle trouvait si frais ! Elle se crut dans un cimetière où une main brutale venait de faucher le floraison. Elle s'assit sur la berge, puis, le front dans ses mains, elle pleura sans cris, sans mouvements violents, comme si ses larmes coulaient d'une source intarissable. Elle ne se plaignait point, ne reprochait rien à personne, ne se demandait point la raison déterminante de son malheur. Elle comprenait que Mme de Civray avait fait beaucoup pour elle, qu'en l'établissant, elle ajoutait à ses bontés, et qu'elle devait se montrer grandement reconnaissante.

Sa pensée n'allait pas plus loin, elle le lui interdisait. Elle fermait son esprit à certains souvenirs ; elle défendait à son cœur d'involontaires espérances, vaguement conçues dans ce coin de l'âme où se passent parfois les phénomènes du rêve.

Et toujours elle pleurait, la tête dans ses mains.

— Jeanne ? dit une voix sourde à côté d'elle.

La jeune fille se leva subitement, frémissante, et, s'adossant à un saule, elle resta interdite sous ce regard qui se fixait sur elle.

— Jeanne, reprit la voix, à cette même place, il y a longtemps déjà, je vous prédisais que la paix et le bonheur de la maison s'en iraient le jour où Cécile franchirait notre seuil ; vous n'avez pas voulu ajouter foi à cette parole.

— Et je refuse de vous croire encore, monsieur le comte ; votre cousine est une jeune fille accomplie, digne de toute la tendresse de votre mère, de la vôtre...

— Savez-vous, Jeanne, à quel titre on me la veut imposer ?

— Votre mère vous l'a choisie pour femme.

— Voilà tout ce que vous avez à me dire ?

— Je crois la comtesse de Civray plus désireuse de votre bonheur que qui que ce soit au monde.

— Et si j'avais formé d'autres projets, Jeanne ?

— Vous devriez les oublier, monsieur le comte.

— Les oublier ! avant de prononcer ce mot qui devient un arrêt sur vos lèvres, apprenez donc ce que j'avais rêvé.

— Monsieur le comte, dit Jeanne, en s'avançant de deux pas jusqu'à se trouver en pleine lumière, vous avez rêvé de conserver sans tache le blason que vous ont transmis vos ancêtres, de porter haut, à la fois, le cœur et l'épée ; de servir la France si elle avait besoin de vous et de ne jamais coûter de larmes à la meilleure des mères. Voilà ce que vous voulez, ce que vous devez, sous peine de déchéance morale... Et maintenant, si, durant un jour d'été, dans la fantaisie d'un songe, vous avez vu passer une autre fiancée que Cécile de Saint-Rieul, oubliez-la, monsieur le comte, ne vous en souvenez jamais, entendez-vous, jamais !

— C'est votre volonté, Jeanne ?

— Mon plus cher désir, croyez-le ; et si la pensée de l'adieu le doit rendre plus solennel, rappelez-vous qu'à cette place, où tant de fois deux enfants de conditions diverses ont confondu leurs jeux et leurs vœux, votre sœur Jeanne vous supplie de travailler à votre bonheur en accomplissant le souhait maternel.

Elle parlait ainsi d'une voix vibrante, debout, sa belle tête pâle environnée d'un rayon de soleil semblable à un nimbe.

Le comte Henri l'écoutait sans paraître croire que c'était bien elle qui prononçait ces mots de séparation et d'obéissance.

— Jeanne, reprit-il, pourquoi parlez-vous d'adieu ?

— Parce que je pars, monsieur le comte.

— Où allez-vous ?

— A Paris.

— Qu'y comptez-vous faire ?

— Je travaillerai.

— Vous travaillerez, vous ?

— Oh ! rassurez-vous, monsieur le comte, le labeur ne sera pas rude ; madame de Civray, dans sa prévoyance affectueuse, a songé à tout. En arrivant dans la capitale, je descendrai rue Saint Honoré où je suis attendue dans un magasin de lingerie, dont votre mère a eu la générosité de faire pour moi l'acquisition.

— Vous, marchande ! vous...

— Mon père fut le serviteur du vôtre, monsieur le comte, ne l'oubliez pas.

— Etait-ce donc la peine de soigner autant votre éducation, si vous deviez être enfermée dans une petite boutique ?

— Cette instruction, je la bénis, car elle me révèle davantage mes devoirs. Lorsque ma boutique sera close, le soir, je rouvrirai les livres que vous m'avez appris à aimer ; je me retrouverai par le souvenir dans ce coin de Paris, en face de cette eau bleue ; je me rappellerai dans quels trous d'arbres nous cachions jadis nos livres ; je prendrai entre les feuillets, les herbes que nous séchions et qui mêlaient leurs parfums à l'aridité de la science. Un peu des senteurs des bois viendra jusqu'à moi, et je respirerai à pleins poumons. Puis, gagnant le château, je vous reverrai dans la grande salle, entre votre mère et Mlle Cécile ; il me semblera, parfois, que vous prononcerez mon nom ; alors, je tressaillirai de joie, en me disant que mon souvenir ne sera point banni d'une famille qui me fut chère.

— Oh ! Jeanne ! Jeanne ! comme vous parlez froidement de toutes ces choses navrantes, la séparation, l'absence... Il y a deux jours nous vivions en pleine joie, un vent mauvais a soufflé, le malheur est sur nous, et vous semblez sereine ; n'auriez-vous donc point le cœur aussi affectueux que je le croyais, et seriez-vous capable d'oublier ?

— Je suis capable de sourire avec la mort dans le cœur, dit Jeanne, et de marcher sur des charbons ardents pour arriver à mon but, si ce but est un devoir.

— Ainsi vous ne réclamez rien ?

— Rien.

— Vous n'avez rien à me dire ?

— Je vous dirai adieu, le plus affectueux adieu qu'une sœur d'adoption puisse adresser à son frère.

Henri de Civray fit un geste violent. Puis il regarda Jeanne.

Elle tenait les regards fixés sur l'horizon et ne paraissait plus se souvenir qu'il fût là.

Une fois encore, il songea qu'il ne lui avait pas dit tout ce qu'il avait à lui apprendre ; une suprême confiance allait tomber de ses lèvres, mais Jeanne se retourna, posa un doigt sur sa bouche et s'éloigna dans la direction du château.

Le lendemain, le comte alla prendre le chevalier de Blandy et courut à cheval toute la journée.

Quand il revint, sa mère seule l'attendait ; Cécile et Jeanne étaient montées à leurs chambres.

Le comte Henri s'approcha de sa mère qu'il salua avec respect. puis, prétextant la fatigue il se retira.

Pendant une semaine, il continua la même vie.

L'abbé Chaumont comprenait ce qui se passait dans l'esprit de son élève, et respectait le mystérieux combat de l'entraînement et du devoir.

Cependant les jours marchaient. On préparait tout pour le départ de Jeanne, et la comtesse sur le point de s'en séparer, se rappelait avec des larmes que jamais Jeanne ne lui avait causé un chagrin volontaire. Elle payait sa dette d'adoption par une tendresse profonde, des soins de toutes les heures. Si quelqu'un devait s'adresser un reproche ce n'était certes pas l'orpheline.

Jeanne se sentait presque consolée en voyant la profondeur, la sincérité des regrets de la comtesse.

Elle eut souffert horriblement à l'idée qu'on ne s'apercevrait pas de son absence. La trouvant en larmes dans sa chambre, elle tomba à ses genoux.

Mme de Civray fouillait dans ses petits meubles, dans ses cassettes, y prenait de menus bijoux, des dentelles et les cachait dans les malles de Jeanne ; jamais celle-ci ne songerait assez, disait-elle, à ceux qui restaient loin. Puis elle pressait dans ses bras, la la couvrait de caresses et lui demandait :

— Tu me pardonnes, Jeanne ! dis que tu me pardonnes ?

Et Jeanne essuyait par une caresse les larmes de Mme de Civray.

Pendant la dernière nuit que la jeune fille passa au château, le sommeil n'approcha pas de ses paupières.

RAOUL DE NAVERY.

(A suivre)